Les panais sont très estimés comme nourriture pour les vaches à lait, comme pour les cochons et les volailles, dans l'Isle de Jersey, où ils sont cultivés sur une grande échelle pour cette fin. Nous citons ce qui suit de l'*Encyclopédie d'Agriculture* :— "Quand des panais sont donnés aux vaches à lait avec un peu de foin, en hiver, le beurre est trouvé avoir une aussi belle couleur et un goût aussi excellent que quand les animaux sont dans les meilleurs pâturages. Comme les panais contiennent six par cent de plus de mucilage que les carottes. la différence est suffisante pour se rendre compte de l'engraissement supérieur, aussi bien que les qualités propres à faire du beurre du panais. On observe que "dans l'engraissement des bêtes à cornes le panais est égal si non supérieure à la carotte, faisant l'affaire avec autant d'expédition, et donnant une viande de goût exquis, et très succulente; les animaux les mangent avec beaucoup d'avidité. Les panais sont donnés en proportion d'environ 30 lbs. ; matin, midi et soir; les gros sont coupés en trois ou quatre morceaux, et on leur donne un peu de foin dans l'intervalle le résultat de l'expérience a montré, que non seulement pour les bêtes à cornes, mais dans l'engraissement des cochons et de la volaille, les animaux engraisent bien plus vite, et ont meilleur santé que quand ils sont nourris avec aucun autre racine ou légume; et, de plus, la viande est plus douce et plus délicate.—*Coun. Gen.*

—:o:—
Remarques sur la Propagation des Chevaux.

On peut faire rapporter des jumens dans leur jeune âge, c'est-à-dire qui n'ont pas été maltraitées avant d'être parvenues à leur grosseur, à l'âge de trois ans; mais comme règle générale, l'âge de quatre ans est le bon âge pour les faire rapporter. De cet âge on peut les faire rapporter tous les ans, si on a soin de bien les nourrir, et ne pas les faire trop travailler jusqu'à ce qu'elles aient vingt ans. Au delà de cet âge on ne peut pas se fier sur elles pour la propagation, quoique cela arrive souvent, mais ce n'est nullement une règle générale.

En réponse à la question si le *ring-bone* les éparvins et autres maladies sont héréditaires, je réponds que je suis très convaincu que quelques-unes le sont. Il y a plusieurs années un bel étalon, qui, dit-on, était de pur sang, fut importé dans ce pays. Il était aveugle, et la personne qui l'avait amené déclara que cela avait été causé par un fort coup entre les yeux. Cette déclaration, la belle forme et l'action gracieuse du cheval engagèrent plusieurs de nos cultivateurs à mettre leurs jumens avec lui. Mais au bout de quelques années ils s'apparurent combien ils avaient été dupés; car un grand nombre des poulains avaient la vue faible, ou étaient entièrement aveugles, sans avoir reçu de "coup entre les yeux," comme leur père avant eux. Quelques-uns de ces poulains furent gardés comme étalons, et la même chose arriva à leur postérité. Je considère

cette preuve positive que la cécité est héréditaire chez le cheval.

Une autre maladie est aussi venue à mon observation et je suis aussi convaincu qu'elle est aussi héréditaire. C'est ce qu'on appelle pied tortu (*club-foot*), et j'ai vu que quelquefois ça venait du mâle et quelquefois de la femelle. Je suis qu'il y a quelques-uns qui nient que ce soit héréditaire, et prétendent que c'est causé quand le poulain marche sur la terre dure quand son premier sabot croît, il se brise et alors ils marche sur son petit pied jusqu'à ce qu'il devienne droit; mais je suis convaincu qu'il y a une plus grande disposition dans les poulains engendrés par les parents qui ont les pieds tortus à avoir mal aux pieds, qu'il n'y en a dans tous les autres. Je suis si convaincu de la vérité de cela que je ne voudrais pas mettre une jument avec un cheval aveugle ou à pieds tortus quant même je le considérerais parfait sous tous autres rapports.

Quant au *ring-bone*, ou éparvins, je ne suis pas positif, mais mon opinion est que jusqu'à un certain point ils ne sont pas à craindre. Si j'avais une jument avec quelques-uns de ces défauts, je ne cesserais pas de la faire rapporter, à moins que je ne m'apparçusse qu'elle communiquât sa maladie à ses poulains; mais je ne risquerais pas à élever d'une jument qui aurait de bonnes pattes avec un étalon qui aurait ces défauts.

Si l'équis est pour se livrer à la propagation des chevaux, je lui conseillerais d'avoir de bonnes jeunes jumens de quatre à six ans, quant mêmes elles lui coûteraient plus, alors elles peuvent élever des poulains et travailler, et il s'exempterait de la dépense de garder d'autres chevaux pour faire les travaux de sa ferme. On peut facilement dompter les poulains avec leurs mères avec un licou, et s'épargner beaucoup de trouble pour les dompter quand ils sont ainsi apprivoisés.—*LABOUREUR dans le Country Gentleman.*

—:o:—
Transplantation des Arbres Fruitières.

Ayant vu un article dans le *Country Gentlemen* du 27 de Mars, sur la "Transplantation des Arbres," il m'a semblé que quelques suggestions sur la Transplantation des Arbres Fruitières ne seraient pas hors de propos à ce temps de l'année.

J'ai quelque expérience dans la transplantation des arbres, et j'ai eu beaucoup de succès. J'ai planté un verger de 165 arbres en 1851, et chacun a vécu. J'ai planté trois petits vergers en 1854, et nonobstant la sécheresse presque sans précédent de l'année dernière, je n'ai perdu qu'un seul arbre. Deux des vergers étaient sur un sol graveleux très sec. Là je n'en n'ai perdu aucun. J'ai creusé un trou pour chaque arbre de 16 à 18 pouces de profondeur, en forme de bassin, d'environ trois pieds de diamètre, et j'y ai mis une grande brouettée de bonne terre grasse. Je mis l'arbre dessus, le tenant avec ma main tandis

que mon homme avec une pelle jetait la terre qui venait de la surface sur les racines, après l'avoir bien pulvérisée. L'arbre est remué afin que la terre en poudre aille sous les racines, jusqu'à ce qu'elles soient toutes couvertes, et si la forme des racines empêche que la terre soit placée, on la place alors avec la main. Quand les racines sont couvertes, une pinte ou deux d'eau est jetée sur le milieu des racines, qui forme une boue directement sous le corps de l'arbre. Alors on jette encore de la terre sèche, sur laquelle l'homme qui tient l'arbre marche, posant ses pieds à 4 ou 5 pouces de l'arbre de chaque côté, et fait ainsi le tour. L'eau ou la boue par cette pression sort de la terre, ce qui fait voir que tout l'espace sous les racines est rempli.

Le sol est alors jeté autour de l'arbre à environ la hauteur qu'il était dans la pépinière, mais faisant un cercle autour assez haut pour contenir un seau d'eau. Si la saison est pluvieuse, ils deviendront feuillus et croîtront. Si non, et si la saison est sèche, mettez autour d'eux de la paille coupée et du fumier long, leur donnant à chacun un seau ou un demi seau d'eau. Si quelques-uns manquent de devenir feuillus avec ce traitement, attachez autour du tronc, jusque près des branches ou plus haut, une couche mince de paille, commençant par le haut, et avec une cuillère-à-pot jetez de l'eau sur la paille jusqu'à ce qu'elle soit toute mouillée, et faites-le tous les jours. Ceci manquera rarement de faire sortir les feuilles, et conservera l'arbre.

Si quelqu'un des arbres arrêtaient de croître pendant l'été, comme ce serait le cas si quelqu'un séchait, mettez un seau d'eau dans le bassin préparé pour cela, et il continuera à croître. Ceci donne du trouble, mais si un arbre vaut la peine d'être acheté et d'être planté, il vaut bien la peine d'être conservé.

J'ai sauvé des arbres qui avait beaucoup séché avant que je les eusse, en creusant un trou dans un endroit humide, et en leur coupant la tête, afin qu'il fit un angle, disons, 30 degrés avec la terre. S'il y a de la terre dans le trou ça ne fait rien. Quand les racines sont ainsi couvertes, les bourgeons s'ouvriront s'il y a de la vie végétale dans l'arbre. Ils doivent être plantés alors.

Je préfère de beaucoup le printemps à l'automne pour planter les arbres; mais comme le commencement de l'automne est le meilleur temps pour donner une chance aux arbres dans la pépinière, il est bien de les arracher dans ce temps-là, et les mettre dans la terre sèche, dans une place sûre, jusqu'au printemps, et alors les planter. J'ai traité les poitiers et les pruniers de cette manière l'année dernière, que j'avais pris dans la pépinière de Thorburn et Cie., Albany, et ils vivent tous, et plus de la moitié rapportèrent des fruits, qui ont mûri, la première année.

S. CHEEVER.
 Waterford, 27 Mars, 1856.